Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 29 (1961)
Heft: 3

Artikel: Les bourgeons d'avril
Autor: Gérard, R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-568843

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les bourgeons d'avril

Marc était ravi : pour la première fois, il avait une chambre à lui, il pouvait se croire indépendant. Depuis une semaine, arrivé avec sa mère dans cette jolie ville au bord d'un lac italien, il avait eu la surprise d'être logé seul dans une dépendance de l'hôtel, ce qui lui pemettait d'entrer et de sortir librement, de se coucher à l'heure qui lui plaisait, de lire dans son lit aussi tard qu'il le voulait, loin d'une surveillance affectueuse mais quelquefois irritante. Et, surprise plus grande encore, sa mère avait accepté cet arrangement sans trop de difficultés, ajoutant même un petit sourire indulgent à ses recommandations de sagesse. Il est vrai qu'elle n'aurait pu faire autrement, la saison battait son plein, les touristes avaient envahi tous les hôtels du rivage et il était déjà appréciable qu'une des plus belles chambres du premier étage ait été réservée pour Madame de Thurin.

Donc, depuis une semaine, chaque soir après le dîner, Marc souhaitait une bonne nuit à sa mère qui, très recherchée par l'élégante société estivale, avait toujours quelque obligation mondaine, et se retrouvait libre sur la promenade devant l'hôtel. Bien entendu, il devait promettre de rentrer directement à sa chambre; à la rigueur on lui permettait quelques pas jusqu'au rivage. Mais comment résister à la beauté de ces soirs si doux ? Le crépuscule s'attardait au bord du lac, des lueurs roses mouraient lentement à l'horizon, et Marc se laissait aller en contemplant ce paysage à dire et redire tout bas pour lui seul les plus beaux vers de chers poètes qu'il avait découverts récemment. O romantisme ! Quelle douce mélancolie en son cœur et quels élans d'amour infini ! Mais vers quoi, vers qui ? Il lui semblait étouffer du besoin d'aimer, mais il n'aurait sû donner un visage à son désir. Il ne remarquait même pas les regards qui suivaient avec curiosité ce beau garçon solitaire et se fut effarouché du tendre intérêt de quelques dames, plus encore de l'attention de certains messieurs.

Il était charmant et ne le savait pas; grand, mince, des cheveux blonds bouclés, des yeux bleus candides, une grâce d'adolescent, une innocence de jeune fille. La sévère tendresse de sa mère l'avait trop bien protégé jusque là de toutes tentations, de toutes connaissances. Seule, la poésie, et la plus romantique, éveillait en lui depuis quelque temps cet appel passionné vers des joies dont il n'imaginait pas les réalités.

Puis il rentrait seul à l'hôtel, bien plus tard qu'il n'aurait dû sans doute, le cœur un peu lourd de sa solitude, mais consolé par le plaisir de pouvoir, jusqu'à ce que le sommeil le prenne, lire les livres dont il avait apporté une provision en cachette, et découvrir des aventures dont il se voyait, en rêve, le héros.

Sa mère fronçait un peu le sourcil quand il arrivait en retard pour le petit déjeuner, les yeux un peu cernés, l'esprit encore ensommeillé, mais elle n'avait encore fait aucune réflexion alarmante.

Un matin, un événement imprévu vint gâcher tout ce bel arrangement, compromettre la chère liberté. Marc sortait de la salle à manger au côté de sa mère quand, soudain, dans le hall de l'hôtel, celle-ci poussa une exclamation :

« Marthe ! Est-ce possible ?»

« Jeanne ! Quelle joie !»

Et Madame de Thurin présenta son grand fils à une dame fort belle et fort aimable qui avait été sa meilleure amie au couvent, une chère affection de jeune fille perdue de vue par la faute de tant d'horribles obligations mondaines . . .

« Chère, nous allons donc nous retrouver ! Que de choses à se dire !»

« Hélas ! non, chère. J'arrive et dois repartir . . .»

Et Madame Dumas-Saint-Gué d'expliquer qu'elle est venue à l'improviste, qu'il y a bien une chambre pour elle dans l'hôtel, mais pas la moindre pièce, pas le moindre lit, pour son grand fils; un enfant, précise-t-elle en souriant, qu'elle ne peut décemment plus faire coucher au pied de son lit. Elle va donc repartir, espérant trouver mieux à se loger de l'autre côté du lac. A ce moment, vient la rejoindre un jeune homme brun et charmant, rose et timide, qui ne peut plus, en effet, passer pour un garçonnet.

Madame de Thurin est désolée : « Chère, vous retrouver et vous voir si vite repartir, c'est trop triste ! Mais j'y pense . . .» Quand Madame de Thurin pense à quelque chose, c'est qu'elle l'a déjà décidé « . . . votre fils est de l'âge du mien; ils sont faits pour devenir de grands amis. Logeons-les ensemble, il sera facile d'installer un lit . . .»

Marc doit se souvenir de la bonne éducation qu'il a reçue pour ne pas montrer son désappointement. Perdue sa chère indépendance, ne plus pouvoir rêver à sa fenêtre, devoir éteindre tôt sa lumière, craindre que tous ses gestes ne soient rapportés. Ce camarade improvisé dont il serre la main de mauvaise grâce, — comment s'appelle-t-il au fait ? André ? —, lui semble avoir la mine sournoise, le teint trop frais et l'air trop doux. Ce doit être un de ces garçons qui ne savent parler que de perfomances sportives et de faciles conquêtes féminines. Il est trop athlétique et trop beau pour qu'il en soit autrement. Mais que dire et que faire ? Tout a été bien vite arrangé, il n'a pas eu le temps de protester, il doit même tenter de sourire, paraître enchanté de l'événement.

Ayant donné leurs ordres, ces dames partent ensemble pour la promenade, elles ont tant à se dire ! Marc est chargé de conduire André à sa chambre, de l'installer, de le distraire. C'est facile à dire, il faudrait d'abord être de bonne humeur soi-même, et Marc n'est pas de bonne humeur.

La journée traîne, interminable. Tous les sujets de conversation essayés tombent vite à l'eau. Ils ne se découvrent aucun point commun. André, finalement, ne semble pas méchant, mais tellement timide, encore plus que Marc. Il ne s'intéresse pas aux sports autant que ses larges épaules le faisaient croire, et il ne se détourne pas sur les jeunes filles qui passent. De quoi peut-on parler avec lui ? La pluie, le beau temps, les études ? Charmantes conversations de vacances !

Durant le dîner, Marc fait la tête. Sa mère s'apercevra peut-être ainsi qu'elle l'a blessé, elle va peut-être regretter enfin son inconséquence. Mais les Dumas-St. Gué et les de Thurin font table commune, et ces dames ont trop à se raconter pour se rendre compte du silence obstiné de Marc, du silence gêné d'André.

Puis : « Bonsoir, les enfants. Rentrez tout de suite et ne bavardez pas trop tard, vous avez besoin de sommeil !»

Marc va-t-il proposer une promenade avant de rentrer malgré l'interdiction ? Mais non, en cette compagnie ce ne serait pas drôle, et la complicité d'André n'est pas sûre. Il suffirait que l'escapade soit rapportée le lendemain pour que sa mère raffermisse sa surveillance. André, pourtant, n'a pas l'air enthousiasmé d'aller se coucher déjà et son regard s'attarde vers le lac, mais il ne dit rien et il suit Marc. Il doit se lever tôt le lendemain pour aller en excursion avec sa mère, mais ils seront rentrés le soir. Combien de temps durera leur séjour ? Toute la semaine peut-être . . .

Marc se tient dans un coin de la chambre, et André tout à l'autre bout. Ils se déshabillent en se tournant le dos. Si Marc lance un regard vers son camarade, c'est machinalement et sans curiosité. Il remarque pourtant qu'il a des cuisses musclées et un peu velues; les siennes sont plus fines, à peine dorées d'un duvet transparent. Il est vrai qu'il est blond et qu'André est très brun.

Boum ! Qu'est-ce qui tombe ? Toute la pile des livres cachés derrière une valise vient de choir par terre. André se précipite gentiment pour l'aider à les ramasser. Marc est rouge de confusion; il y a là des titres que sa mère ne connaît pas. Il croit entendre déjà la voix de Madame Dumas-St. Gué, le lendemain : « Quoi ! chère amie, vous laissez votre fils lire ces livres qui . . . ces livres que . . . André m'a dit . . .»

Mais André s'est redressé, un livre en main : « Oh ! vous lisez Verlaine! Quelles merveilles, n'est-ce pas? Avez-vous lu Les fleurs du mal?...» Non, Marc ne connaît pas encore Baudelaire, mais il a lu Lautréamont, et il a ici les « Nourritures » de Gide . . .

L'atmosphère est soudain dégelée, la conversation devient passionnée, des titres s'entrecroisent, des noms d'écrivains. Marc et André ont presque les mêmes goûts, en tous cas la même passion pour ces goûts. Ils ont posé la pile de livres sur le lit de Marc, l'un commence un poème que l'autre sait par cœur.

La nuit est un peu fraîche, pour une fois. Marc s'est enfoncé dans ses draps, André s'est assis à côté de lui. S'ils avaient su plus tôt ! Quelle belle après-midi ils auraient pu passer ! Quel temps perdu en vaines bouderies, en ridicule timidité. Il reste toute une semaine, heureusement ! Dommage qu'André fasse cette excursion le lendemain. Et Marc pense avec un peu de honte qu'un instant plus tôt cette excursion lui semblait la seule possibilité d'un jour de paix dans une semaine mortellement ennuyeuse. Ils se regardent gentiment dans les yeux maintenant, ils se sourient avec affection. Comme la poésie rapproche ! Comme ils sont près l'un de l'autre ! Pas assez, pourtant. André frissonne dans son léger pyjama, mais pas question qu'il aille se coucher à l'autre bout de la chambre. Marc écarte un peu son drap, le lui rabat sur les jambes. Il se décide à confier ses promenades crépusculaires au bord du lac, son plaisir à dire de beaux vers au soleil couchant. Et André se lamente : Oh ! pourquoi ne pas être sortis ensemble ce soir ? C'aurait été merveilleux d'être deux, de se parler à mi-voix dans la nuit tombante, à cette heure où il est si triste d'être seul !

Décidément, l'air est vif ce soir, qui entre par la fenêtre entrouverte. André s'est tout à fait allongé sous le drap à côté de Marc. Ils ont tous deux la tête sur la main, le coude dans l'oreiller, leurs cheveux se tou-

chent presque, blonds et bruns. Il y a tant de choses à se dire, de confidences à se faire, d'aspirations, de rêves, à révéler enfin; et la merveilleuse surprice, dont on ne se lasse pas, de répondre : « Moi aussi ! . . .» Les heures passent vite.

Il n'était pas confortable de rester si longtemps mi-assis, ils ont mis leur tête côte à côte sur l'oreiller. Mais les bras immobilisés entre eux sont gênants. André a passé le sien derrière la tête de Marc.

« Oh ! fais Marc, tu as du poil sur la poitrine !»

André écarte sa veste de pyjama. Oui, c'est vrai, il a quelques poils noirs qui forment une jolie ligne au milieu de sa poitrine, il en est très fier « Pas toi ?» Marc écarte aussi sa veste. Lui, il a une poitrine rose et blanche, sans une ombre, moins musclée que celle d'André qui a déjà de beaux pectoraux, mais il y fleurit deux boutons plus roses qui semblent deux boutons de rose, qui semblent faits pour être pris entre les lèvres. Sur la poitrine d'André, ces fleurs sont plus plates, plus larges et d'une couleur plus foncée. Ils se regardent l'un l'autre, surpris, admiratifs, de découvrir ces différences, mais ils n'osent pas en parler, ils sont un peu gênés sans savoir pourquoi, ils rougissent, détournent les yeux, s'empressent de revenir à leurs livres préférés.

Ils se sont d'abord tenus éloignés l'un de l'autre, chacun sur un bord du lit, mais ils avaient froid aux pieds, alors leurs pieds se sont rapprochés. La première fois qu'ils se sont frôlés, ils ont eu un léger recul, puis ils sont revenus se mêler, ils se caressent gentiment pour se réchauffer. Cela se passe là-bas, très loin, sous les couvertures, ils ne semblent pas le savoir, ils parlent inlassablement de sujets très sérieux. Leurs genoux se sont frôlés aussi, mais cela il serait plus difficile de l'ignorer, ils n'osent pas laisser leurs genoux se toucher.

Une cloche sonne dehors. Minuit ! Déjà ! Est-ce possible ? « Nous devons dormir », propose Marc. André n'a pas envie de se lever pour aller dans l'autre lit, froid. Et Marc n'a pas davantage envie qu'il s'en aille. Mais il faut éteindre la lumière, si leurs mères passaient sous la fenêtre, elles seraient capables de monter les disputer. « J'éteins, dis Marc, mais ne bouge pas, nous pouvons encore parler dans le noir». Il ne fait d'ailleurs pas vraiment sombre, le clair de lune projette son rayon blanc jusqu'au pied du lit, c'est une clarté douce qui dissipe la gêne et rend l'intimité plus facile. Ils chuchotent, leurs deux têtes dans le creux du même oreiller, les confidences viennent plus librement : «Et toi, tu . . . connais des jeunes filles ?» — « Je ne les aime pas beaucoup, il en est de jolies mais elles me font un peu peur. Et toi ? » — « Moi, je ne suis pas à mon aise avec elles, elles sont sottes et prétentieuses » — « Moi, je voudrais avoir un bon camarade pour pouvoir tout lui dire » — « Moi aussi, un ami, un garçon semblable à moi . . .» — « Comme toi . . .» — « Oui, comme toi . . .»

Ils devinent dans l'obscurité leur sourire tout proche, ils respirent leur haleine, ils éprouvent un besoin qu'ils ne comprennent pas, qu'ils ne veulent pas reconnaître, d'avancer encore un peu leurs lèvres . . .

De leurs deux corps, la chaleur se mélange, mais ils n'osent se toucher que des pieds aux genoux . . . Pas même leurs mains . . . Marc a glissé son bras sous la tête d'André, il laisse sa main ouverte, l'autre est très loin, crispée au bord du matelas. Et puis enfin, il ferme sa main

sur l'épaule d'André qui est nue, la veste a dû glisser, une épaule dure et ronde, mais il n'ose appuyer, il imagine seulement la forme des muscles. André est allongé sur le côté, sa tête sur l'épaule de Marc. Il a un bras sous lui qui le gêne un peu, mais il a peur, s'il le bougeait, de toucher le corps de Marc. Il fait un mouvement pour se dégager un peu et son autre main vient se poser sans qu'il l'ait voulu sur la poitrine de Marc Il n'ose plus remuer, il retient sa respiration et entend les battements précipités de son cœur. Que va-t-il se passer ? Rien. Marc n'a pas bougé, mais on dirait qu'il retient aussi sa respiration. Ils ont trop chaud mais ils ne repoussent pas la couverture. La conversation a cessé un instant parce qu'ils écoutaient le mouvement de leur sang en eux, et ils n'ont pas osé la reprendre, chacun a cru que l'autre s'était assoupi. Ils restent tendus, attentifs; sous leurs paupières baissées, ils imaginent tous deux ce corps si proche comme s'il était nu en pleine lumière.

Ils sont effrayés par ce qui se passe en eux-mêmes. La chaleur ne vient pas seulement des couvertures. Le bras de Marc sous la tête d'André est ankylosé, non par le poids de cette tête, mais par la retenue pour ne pas saisir cette épaule, pour ne pas ramener d'un geste, si facile, tout ce corps sur le sien. De la main d'André posée sur son estomac, si légère pourtant, naît un trouble qui l'envahit, qui durcit son ventre et son sexe. Il en a honte. Si André venait à découvrir l'état dans lequel il est, quel scandale ! Si dans son sommeil, il changeait sa main de place, s'il découvrait cette preuve d'un désir tellement anormal, ce désir qui bat dans son bas-ventre, que le mince pyjama ne contient pas . . . Mais pourquoi ce désir ? Pourquoi ces images qu'il ne peut chasser et qui lui montrent le corps d'André, qui lui font désirer toucher, posséder ce corps ? Il n'avait jamais imaginé pouvoir éprouver cela, il ne savait pas que c'était cela qui provoquait sa mélancolie, ses élans passionnées, son besoin de solitude, l'impression de ne pas être semblable aux autres, il ne savait pas que c'était cela qui lui donnait envie de pleurer le soir en disant des poèmes d'amour, ce désir d'un corps semblable au sien. Heureusement, André dort et ne se doute de rien. Comme il le mépriserait, s'il savait. Il ne faut pas bouger, il ne faut pas . . .

André ne dort pas. Il éprouve la même angoisse, il a peur de faire le geste qui ferait deviner son désir. C'est merveilleux et c'est terrible à la fois. Tout à l'heure, la hanche de Marc a frôlé son sexe, pourvu qu'il ne se soit rendu compte de rien ! Il contient avec sa main cette exubérance de son désir. Pourquoi a-t-il cédé à la tentation de s'allonger près de ce trop beau garçon qu'il a aimé dès qu'il l'a vu ? Lui, connaît bien, pourtant, depuis longtemps, la nature de ses goûts, mais jamais il ne s'est trouvé encore une telle possibilité de joie, jamais il n'a dormi tout contre un corps. Il aurait dû fuir la tentation, il connaît l'impureté de ses amitiés, quelle folie de s'être couché au côté de ce Marc adorable mais si évidemment innocent, dont la beauté est si pure, le regard si clair.

« Oh ! mon amour !», pense-t-il, mais il prend soin que sa prière ne trouble pas la régularité de sa respiration. Va-t-il laisser sa main s'appuyer sur la poitrine de Marc ? Il suffirait qu'elle remonte un peu pour pouvoir caresser les dures fleurs écloses sur ses seins, il suffirait qu'elle descende un peu pour pouvoir glisser sous la ceinture du pyjama qu'un seul bouton défend,et, au bas du ventre plat, rencontrer une toison

sèche et blonde, un sexe, hélas ! endormi, sans doute. S'il osait profiter du sommeil de Marc, et s'il était surpris il pourrait toujours feindre avoir dormi lui-même. Mais non ! Ce serait indigne ! Il doit respecter cette amitié toute neuve et si belle. Un autre soir, peut-être, demain, plus tard . . . C'est un terrible secret qu'on ne peut partager.

Le rayon de lune a tourné dans la chambre, du pied du lit au pied de l'armoire, avant qu'ils ne s'endorment tous deux. Ils se sont endormis très loin l'un de l'autre.

Quand Marc s'est éveillé, André s'habillait déjà, il avait fait sa toilette sans bruit, il avait espéré partir sur la pointe des pieds. Marc a tendu la main, il était encore suffisamment dans le domaine des rêves pour ne pas craindre la pudeur, il s'éveillait comme un enfant ! « André, a-t-il dit, ne t'en va pas déjà. Viens !» André s'est aussitôt penché vers lui et il a mis sa main dans ses cheveux.

« Ecoute, ma mère m'attend déjà. Il est 7 heures. Elle doit être dans le hall de l'hôtel. Mais rendors-toi, mon petit paresseux ». Il a enfilé sa veste, un dernier coup de peigne devant le miroir. Il s'en va ainsi ?

« André ! . . . A ce soir ?»

Ce soir ? Oui, ce soir tout sera permis, ce n'est plus la même chose maintenant. Ces cheveux blonds sur le front, les paupières mi-closes, la bouche encore gonflée, la poitrine nue si douce et lisse qui laisse deviner la nudité de tout le corps, ce geste d'offrande des bras tendus, il est permis de croire que le bonheur sera permis ce soir.

« Oui, à ce soir. Tu m'attendras ?»

« Je t'attends déjà. Reviens vite !»

André a posé un baiser maladroit sur la joue de Marc. Pourquoi pas sur les lèvres entrouvertes qui quêtaient ce baiser ? Puis il est parti très vite.

Marc s'est étendu à plat ventre sur toute la largeur du lit. Une grosse larme roule sur sa joue et se perd dans l'oreiller. « André, murmure-t-il, André . . .» Puis il s'est rendormi.

*

La journée a traîné, interminablement. Marc n'a guère écouté les bavardages de sa mère pendant les repas. Il est loin, très loin, dans un rêve merveilleux. Ce soir, cette nuit . . . Oui, certainement, il osera cette fois . . . Les bords du lac lui semblent vides. Demain, il amènera André ici, il faudra lui montrer cela . . . Que les heures sont longues ! A 5 heures, il doit accompanger sa mère à une réception. Tout le monde le trouve charmant « Quel grand fils, déjà ! Ma chère, c'est incroyable !» Il a envie de tirer la langue. Ce soir, il tiendra l'amour dans ses bras. Et qu'importe si c'est le beau corps d'un garçon au lieu d'une de ces sottes, qu'importe si ce sexe est semblable au sien, il n'en saura que mieux l'aimer; qu'importe puisque c'est cela l'amour . . .

Ils ne rentrent à l'hôtel qu'à l'heure du dîner. André est-il déjà revenu ? Non, il ne le voit pas. Mais un télégramme attend Madame de Thurin. Elle pousse une exclamation désolée en le lisant : « Oh ! . . . Oh ! quel dommage ! C'est de Marthe. Elle reste toute la semaine chez ces amis qui l'avaient invitée pour la journée. Elle a aussi télégraphié à l'hôtel pour qu'on lui fasse suivre ses bagages. Elle rentrera directement

chez elle . . . Quoi ? . . . Son fils ? Mais, bien entendu, son fils reste avec elle. Que vas-tu imaginer ? . . .»

Puis, après un moment de silence contrarié, un peu sèchement : « J'imagine que tu es content ! Tu vas la retrouver, ta chère solitude. Si tu crois que je n'ai pas remarqué la tête que tu faisais à ce gentil garçon ! On n'est pas moins aimable. Tu aurais pourtant pu prendre de bons exemples, voilà un garçon bien élevé, au moins ! Mon pauvre Marc, je crains bien que tu n'arrives jamais à te faire des amis . . .»

Appuyé à un arbre, Marc regarde le soleil se coucher, au loin, derrière les collines. Des vers . . . De beaux chants qui font pleurer le cœur et le consolent . . . Des larmes changées en mots . . . Une rosée sur la solitude aride . . . Non ! Pas ce soir. Pas ce soir ! . . . *R. Gérard.*

Chronique des livres

L'actualité littéraire ne nous apporte guère de satisfaction cette saison, ni même le plaisir de quelque découverte, d'une promesse, d'un espoir . . .

Il faut le constater avec un peu d'amertume : l'intérêt pour les questions et les personnages homosexuels va rarement de pair avec la qualité de style et la profondeur de pensée. Il semble établi que les écrivains portés, par la nature ou la sympathie, à étudier des cas d'homosexualité, à créer des personnages de sexualité non-conventionnelle, se distinguent quelquefois par des qualités brillantes ou légères, souvent par une sentimentalité de midinette, plus souvent encore, hélas ! par un exhibitionnisme puéril et répugnant; mais presque jamais par la gravité, le talent, ou cette intelligence du cœur qui, seule, pourrait élever leur sujet au dessus du petit scandale commercial, profitable à eux seuls.

Si l'on passe en revue l'année littéraire 1960, que trouve-t-on dans la production dont j'ai pu vous parler ? Un chef-d'œuvre authentique, sans doute, et c'est déjà beaucoup : « Chaque homme dans sa nuit », de Julien Green. Deux livres charmants : « L'an n'aura plus d'hiver », de Gilles Sandier et « Iphigénie en Thuringe », de Ghislain de Diesbach, La promesse d'un talent probable mais encore maladroit : « Marc », deJ M. Prigny . . . Et c'est à peu près tout ! On doit se rabattre, quand on veut lire, sur quelques traduction où la qualité est d'ailleurs aussi rare, ou se laisser attraper par la publicité faite à des œuvrettes écœurantes de bêtise, de prétention ou de grossièreté.

Il y a de quoi être un peu amer, j'en ai convenu, devant ce bilan. Mais non de se désespérer d'un état de pénurie morale qui devra bien changer un jour. L'époque de relative facilité dont nous jouissons depuis la fin de la dernière guerre, — quoi qu'en disent certains ! —, favorise dangereusement le goût du plaisir et les réussites superficielles, aux dépens d'une rigueur et d'une discipline qui, seules, peuvent conduire à la connaissance profonde du cœur humain, qui ont toujours été une condition indispensable pour créer une œuvre durable. Le jour où homosexuel ne sera plus synonyme de superficiel, nous aurons peut-être les livres que nous méritons.

Ceci étant crié dans le désert, passons, si vous le voulez bien, au compte-rendu d'un roman qu'il peut être distrayant de lire, faute d'une nourriture plus solide.